

**LIQUIDATIONS
À LA GRECQUE**

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions du Seuil

Le Che s'est suicidé

2006

et coll. « Points Policiers », n° P1599

Actionnaire principal

2009

*et coll. « Points Policiers », n° P2455
sous le titre Publicité meurtrière*

L'empoisonneuse d'Istanbul

2010

aux Éditions JC Lattès

Journal de la nuit

1988

Une défense béton

2001

Petros Markaris

**LIQUIDATIONS
À LA GRECQUE**

r o m a n

TRADUIT DU GREC
PAR MICHEL VOLKOVITCH

ÉDITIONS DU SEUIL
25, boulevard Romain-Rolland, Paris XIV^e

CE LIVRE EST ÉDITÉ
PAR ANNE FREYER-MAUTHNER

Titre original : *Lixiprothesma dania*
Éditions Gabriélidès (ΕΚΔΟΣΕΙΣ ΓΑΒΡΙΗΛΙΔΗΣ), Athènes, 2010
© Petros Markaris
ISBN original : 978-960-336-577-8
© original : 2010, Diogenes Verlag AG, Zürich
sauf pour le grec

ISBN 978-2-02-109496-1

© Octobre 2012, Éditions du Seuil, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Josefina
et à Djan

Qui est le plus grand criminel : celui qui vole
une banque ou celui qui en fonde une ?

Bertolt Brecht, *L'Opéra de quat' sous*

1

Je n'en peux plus. Nous devons être à l'église à six heures et demie. Déjà six heures et quart, Adriani et Katérina sont encore enfermées dans la chambre à coucher pour des « finitions » de dernière minute à la robe de mariée. Ce qu'on peut avoir à bricoler sur une robe qui a coûté une fortune, va savoir.

– Phanis en aura marre, il va repartir !

Je rugis ça depuis le séjour. Autant crier dans le désert. Je me remets à tourner en rond dans mon grand uniforme. Oui mais là, au lieu de parader sur la place Synagma, je fais les cent pas chez moi pour essayer de tuer le temps et mon énervement. Et pour couronner le tout, cet uniforme que je mets rarement me boudine comme un corset.

J'en suis sûr, tous ces retards sont voulus, on respecte la tradition qui veut que la promise fasse attendre le marié à la porte de l'église. Katérina étant une oie blanche en la matière, c'est Adriani qui l'a manœuvrée à son insu. Je parle d'expérience, elle m'a fait le même coup le jour de notre mariage. Encore un peu et je disais au pape, Allez, mon père, on commence, la mariée ne va pas tarder.

La porte de la chambre s'ouvre à six heures et demie pile. Katérina en robe de mariée sous son voile, Adriani dans son tailleur bleu-chemisier blanc habituel, aucune « finition » visible à l'œil nu.

– Vous vous rendez compte qu'en ce moment nous sommes censés arriver à l'église ?

Je suis hors de moi.

– Ne t'inquiète pas, me tranquillise Adriani, nous y serons à temps. Tous les mariages commencent en retard.

Devant l'immeuble, la Seat Ibiza m'attend, toute fleurie. Je la conduis depuis quatre mois, mais à tous les coups je m'attends à trouver notre vieille Fiat Mirafiori, sacrifiée au mariage de ma fille. Un soir, nous étions assis devant la petite lucarne quand Adriani s'est soudain avisée qu'il fallait louer un taxi décoré pour conduire Katérina à l'église.

– Un taxi, pour quoi faire ? On prendra notre voiture, ai-je répondu naïvement.

– Emmener Katérina dans ce tas de boue ? s'est-elle écriée. Enfin, si tu ne respectes pas ta fille, tu n'as pas honte devant tes collègues ? Y a-t-il un seul flic dans toute la Grèce qui n'ait pas au moins une Hyundai ?

Bien vu. Les uns avaient une Hyundai, d'autres une Toyota ou une Suzuki, quelques-uns une Opel Corsa. Ma Fiat était un cas unique dans la maison. On l'appelait ironiquement *password* : de même qu'on ne pouvait pas démarrer un programme sans *password*, de même la Mirafiori ne démarrait pas sans Charitos.

Adriani, décryptant mon aveu tacite, a poursuivi l'offensive.

– Par moments tu es une énigme, mon chéri. Quand tu parles de ta fille, tu es tout sucre tout miel. Et maintenant elle ne mérite pas un petit sacrifice pour son mariage ? Tu ne peux vraiment pas la quitter, ta Fiat ?

Elle n'avait pas tort, nous étions inséparables. La Mirafiori était la chair de ma chair, je ne pouvais pas la sacrifier. Mais Adriani n'a pas cédé.

– Plutôt que prendre ta Fiat, je préfère mille fois y aller en pick-up !

Katérina, qui cherchait toujours des compromis, a proposé la voiture de Phanis.

- Et qui va la conduire ? demanda Adriani.
- Phanis.
- Ma chérie, c'est le père qui conduit la mariée à l'église, pas le marié.

Pour finir, je me suis persuadé que la Mirafiori ayant quarante ans, mourir dans son grand âge n'était pas un drame.

Cette décision apaisait, ou du moins estompait, les tourments de mon âme et en suscitait d'autres plus matériels. Je ne savais quelle marque choisir. Or, quand on ne sait pas, on demande. Et quand on demande, tout s'embrouille.

– Monsieur le commissaire, ne cherche pas, me conseillait Dermizakis. Prends une Hyundai. C'est le meilleur rapport qualité-prix. Sans compter que la moitié de la maison roule en Hyundai et que le concessionnaire nous fait des ristournes.

– N'écoute pas ce que te disent les gars sur les Hyundai et les Nissan, me disait Guikas. Prends une européenne pour être tranquille. Une Volkswagen ou une Peugeot. Ça, c'est de la voiture.

Finalement, c'est Phanis qui a résolu le problème.

– Prends une Seat Ibiza.

– Pourquoi ?

– Pour être solidaire entre pauvres. En ce moment, les Espagnols et les Portugais en prennent plein la gueule, comme nous. On est les PIIGS¹, les porcs. Donc un porc doit aider l'autre, au lieu de courir après les requins. Jusqu'à présent on a essayé de vivre comme les requins et on s'est noyés, puisque les porcs ne savent pas nager. Par conséquent, tu dois prendre une Seat Ibiza.

Ainsi soit-il. Le vendeur a examiné la Mirafiori, que j'avais apportée pour qu'il la reprenne, comme on contemple un dinosaure.

1. Acronyme formé par les initiales des pays d'Europe les plus fragiles économiquement : Portugal, Italie, Irlande, Grèce, Espagne (Spain).

- Vous voulez un conseil, monsieur le commissaire ?
- Vas-y.
- Allez plutôt au musée Fiat. Ils vous en donneront davantage.

Ensuite j'ai entamé un programme de rééducation intensive, qui a duré une bonne semaine. Chaque fois que je tournais le volant de la Seat, je manquais d'emboutir un lampadaire ou une vitrine. Chaque fois que je mettais les gaz, la bête bondissait comme un Grec en colère. La pauvre Mirafiori n'avait pas la direction assistée, et pour accélérer il fallait écraser le champignon.

Adriani s'assoit devant, laissant la banquette arrière à Katérina pour lui éviter de froisser sa robe. Katérina et moi voulions que le mariage se fasse à l'église de l'Ascension, à deux rues de chez nous.

– Pas question ! a décrété Adriani. Avec tous les collègues de Phanis et tous les tiens, sans parler des familles des deux côtés, on ne tiendra jamais dans l'église ! Non, nous irons à Saint-Spyridon.

À notre arrivée devant Saint-Spyridon, en effet, je dois lui donner raison sur deux points. Primo, la cour est remplie d'une masse d'invités, où l'on distingue les uniformes de mes collègues. Secundo, le mariage d'avant n'est pas terminé, nous devons attendre dehors.

La grande surprise, cependant, c'est la fanfare de la police, alignée au pied des marches, qui passe à l'offensive dès l'entrée de la mariée dans la cour.

- Papa, je vais te tuer, chuchote ma fille à mon oreille. Je la sens qui tremble de colère à mon bras.
- Ce n'est pas moi le coupable, réponds-je en chuchotant de même. L'idée ne vient pas de moi.

La fanfare, j'en suis sûr, est une trouvaille de Guikas, qui demain matin attendra dans son bureau les remerciements de son subordonné.

- Si on s'était mariés le jour de la fête nationale, tu

aurais fait venir les blindés, me lance Phanis tout en prenant réception de Katérina.

De l'autre côté, l'humeur est à l'opposé.

– Tu as très bien fait, mon chéri. Cette musique, c'est le petit quelque chose qui fait la différence, commente Adriani d'un ton suave.

Prodromos, le père de Phanis, s'approche, l'air enthousiaste.

– Bravo, mon cher. Tu as mis ta marque sur ce mariage.

Je reçois ces compliments en silence, et chacun prend mon silence coupable pour de la modestie.

Par bonheur, le mariage précédent s'achève, Phanis et Katérina montent les marches, la fanfare attaque et nous entrons tous dans l'église.

Quand les mariages se succèdent, la cérémonie est d'habitude expédiée en vingt minutes. Le pope avale la moitié des prières pour tenir la cadence. Mais s'agissant du nôtre, ayant vu la fanfare et les uniformes, les popes lisent tout, articulant et psalmodiant avec application. Si bien qu'en arrivant à la danse d'Isaïe nous en sommes déjà à trois bons quarts d'heure. À la fin, nous recevons debout les vœux des invités, qui durent au moins une demi-heure.

Soudain, qui voilà devant moi ? Zisis, en costard démodé, chemise blanche sans cravate. Connaissant sa relation avec Katérina, je devine qu'elle l'a invité. Il serre la main de Phanis puis de Katérina, qui le prend dans ses bras et l'embrasse. Puis il vient vers moi.

– Beaucoup de bonheur à tous, dit-il. Ta fille est un trésor et tu t'es trouvé un bon gendre. Bravo.

À la sortie de l'église, il fait déjà nuit. Dès que les nouveaux mariés apparaissent en haut des marches, la fanfare attaque à nouveau.

2

Guikas danse le zeïbekiko. Toute la préfecture de police de l'Attique, un genou en terre, battant des mains en cadence, accompagne la prestation du directeur de la Sûreté. Je participe moi aussi, mais à distance, depuis la table des mariés.

Le repas de mariage se déroule dans l'*auberge campagnarde* Aux amis d'Épicure, pas vraiment campagnarde puisqu'elle se trouve en banlieue, à Halandri, avec une salle spéciale « pour banquets, baptêmes et mariages. Musique live ». Nous fallait-il de la *musique live* ? L'avis d'Adriani a prévalu, comme toujours :

– Les flics adorent danser. Si nous ne faisons pas venir un groupe, ils vont râler.

Il y a là une cinquantaine d'invités, très différents socialement. Du côté de Phanis, dix médecins et leurs épouses. Katérina a invité les avocats du cabinet où elle fait son stage. Les quinze restants sont mes collègues avec leurs femmes. En dehors de Guikas et de sa compagne, il y a là Sekhtaridis, directeur des Stups, Lazaridis de la Brigade financière et mes deux subordonnés, Vlassopoulos et Dermitzakis. Le premier seul, ayant divorcé récemment, tandis que le second est venu avec madame, qui travaille au ministère de la Justice. Également présents, Fakidis, le nouveau directeur de l'Identité judiciaire, Apostolopoulou, spécialiste en ADN, et Stavropoulos le médecin légiste. Stathakos de la Brigade

antiterroriste n'est pas venu, en raison d'une détestation réciproque, mais il a envoyé un télégramme, souhaitant aux nouveaux mariés « un chemin semé de roses ».

À un bout de la salle, le corps médical, à l'autre bout la police, et entre eux les mariés avec leur famille, sorte de frontière artificielle, ou de lien, comme on voudra. Dans le prolongement de notre table, mais au fond de la salle, un homme seul est assis dans un fauteuil roulant. Devant lui, une assiette garnie qui ne semble pas l'intéresser. Son attention se concentre sur les invités. Il les observe avec un sourire figé qui s'adresse à tous et à personne. Je suppose qu'il s'agit d'un ami de Phanis et n'y prête plus attention.

Je cherche Zissis, mais ne le trouve nulle part. En chuchotant, j'interroge Katérina assise à côté de moi :

– Zissis n'est pas venu ?

– Il m'a dit qu'il ne viendrait pas. Mais il a envoyé un cadeau.

– Quel genre ?

– Une bouilloire électrique.

Je me dis qu'il n'y a qu'un seul flic pour avoir au mariage de sa fille un salaud de communiste, qu'il a connu dans les geôles des Colonels.

Guikas termine son exhibition sous des applaudissements prolongés, puis vient à moi tout en faisant signe à sa femme.

– Nous devons vous quitter, avec votre permission, me dit-il cérémonieusement.

Du Guikas pur jus, me dis-je. Dans les réunions, il se réserve le dernier mot, et là, de même, il s'est gardé la dernière danse avant son départ. Il serre d'abord Katérina dans ses bras et l'embrasse, puis serre les mains de Phanis et de la famille. Je viens en dernier, comme dessert.

À ma grande surprise, il me presse contre son cœur.

– Beaucoup de bonheur, murmure-t-il. Je t'aime, salopard, ajoute-t-il. On s'accroche par moments, c'est vrai, mais je t'estime et je t'aime, parce que tu es un type réglo.

C'est ça, l'avantage du mariage. Guikas lui-même parvient à dire des mots doux et à vous émouvoir.

– Qu'est-ce qu'il t'a dit ? demande Adriani.

– C'est une déclaration d'amour.

Elle me jette un regard dédaigneux, croyant que je plaisante, et elle n'a pas tort.

– Eh bien, mon cher, c'est parfait, dit Sevasti, la mère de Phanis, qui tient à me faire part de son contentement. La musique, le repas, tout était parfait.

– Et les uniformes, tu les oublies ? intervient Prodromos Ouzounidis. Dis donc, toute la crème de la police athénienne qui défile...

Adriani me lance un de ses regards lourds de sens qui veut dire « qu'est-ce que je te disais ». Je me contente de sourire aux parents du marié, laissant le regard d'Adriani sans réponse. Je voudrais me réfugier dans une conversation avec ma fille et son époux légitime, mais je m'aperçois qu'ils font le tour des tables pour saluer les invités. Bonne idée, je fais de même, en commençant par mes deux adjoints.

– Beaucoup de bonheur, monsieur le commissaire, disent d'une seule voix Dermitzakis et sa femme, laquelle ajoute : Comme ils sont bien assortis !

– Elle est superbe, la petite Katérina, dit Vlassopoulos au bord des larmes. Je la connais depuis le jour où je suis entré dans le service. Je vous souhaite une chose avant tout : qu'ils s'entendent bien. Parce que sinon, c'est la galère.

– Laisse tomber, lui dit Dermitzakis. C'est pas le moment d'étaler nos états d'âme.

– États d'âme ? s'indigne Vlassopoulos. Un couple sur trois divorce, tu ne le savais pas ? Les écoles sont pleines d'enfants de divorcés.

– D'accord, mais ça ne veut pas dire que Katérina et son mari subiront le même sort.

Dermitzakis s'efforce de parler calmement, mais, moi,

j'ai le sentiment que ces propos le jour du mariage sont en train de nous flanquer la poisse.

– C'est précisément ce que je dis, reprend l'autre. Qu'ils s'entendent bien surtout, pour que l'un des deux ne voie pas ses enfants le samedi seulement, au lieu d'aller au supermarché.

À ces mots, il se lève brusquement. Arrivant près de moi, il chuchote :

– Pardon, monsieur le commissaire, mais c'est dur sans mes enfants. Très dur.

Et il se dirige vers les toilettes.

– Occupe-toi de lui, ça ne va pas fort, dis-je à Dermitzakis, tout en remerciant le ciel de ce que nous n'avons pas d'affaire difficile pour l'instant.

– J'essaie, mais ce n'est pas simple. Vous savez, en ce moment, c'est le bureau des pleurs. Cette histoire lui a fait très mal.

– Ça l'a blessé dans son orgueil, commente sa femme. Tout le monde sait qu'ils se bouffaient le nez depuis des années. Elle l'a plaqué, c'est ça qui l'a blessé. Dans le cas contraire, il aurait sans doute réagi autrement. Là, c'est l'orgueil du mâle qui joue.

– Arrête, Hara. Il est malheureux comme les pierres, tu le vois bien.

Koula, secrétaire de Guikas, assise à la table voisine, se lève et s'approche.

– Excusez mon intervention, mais on vous entend dans toute la salle. S'il arrive un coup dur à Vlassopoulos demain pendant le service, les grosses têtes vont l'envoyer chez un psy direct.

Dermitzakis et madame se taisent, et saisissant l'occasion je m'en décolle pour rejoindre la table de Sekhtaridis des Stups et Lazaridis de la Brigade financière.

– Beaucoup de bonheur, me dit Sekhtaridis. Finalement, tu as bien fait de jouer les papas-gâteaux.

– Moi, papa-gâteau ?

Il éclate de rire et se tourne vers les autres.

– Nous avons débuté, tout jeunots, dans le même service. Katérina était un bébé, et Kostas nous faisait tous les jours un rapport sur les exploits de sa fille.

Puis, se tournant vers moi :

– Mais bravo ! Tu en as fait une petite merveille.

Je juge utile de m'éloigner sur ce compliment, avant de subir la suite.

Phanis et Katérina sont revenus à notre table. Tandis que je m'assois, je vois l'infirmier qui roule vers nous.

– Je dois retourner à mes médicaments, dit-il à Phanis.

Celui-ci le présente à la famille.

– Beaucoup de bonheur, monsieur le commissaire, me dit l'homme en me serrant la main. Votre gendre est un excellent médecin.

– Qui est-ce ? Un confrère ? dis-je à Phanis tandis que l'autre s'éloigne.

– Tsolakis ? Non, un patient. Il ne se laisse toucher que par moi, et s'arrange pour se faire examiner à la polyclinique les jours où je suis de garde. Mais mieux vaut ne pas te dire toutes les maladies qu'il trimballe. Ça te casserait le moral, ce n'est pas le jour.

– Papa, viens danser, me dit Katérina.

– Danse avec Phanis.

– Non, je tiens à mes doigts de pied.

– Moi, le kalamatianos mis à part, je ne connais que le tango.

– Justement, c'est prévu.

Le groupe, après avoir accompagné d'un zeïbekiko le show de Guikas, joue à présent la *Comparsita* avec violon, accordéon, bouzouki et baglamas.

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2012. N° 105351 (XXXXX)
– Imprimé en France –